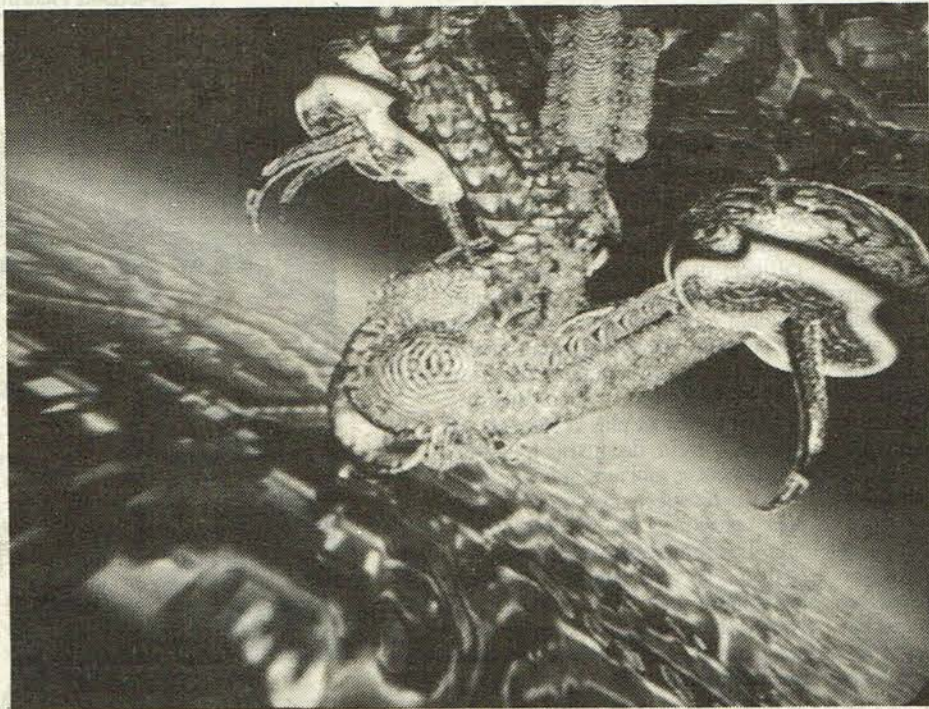


PLANETE PRESSE
Sur les genoux de Baudrillard

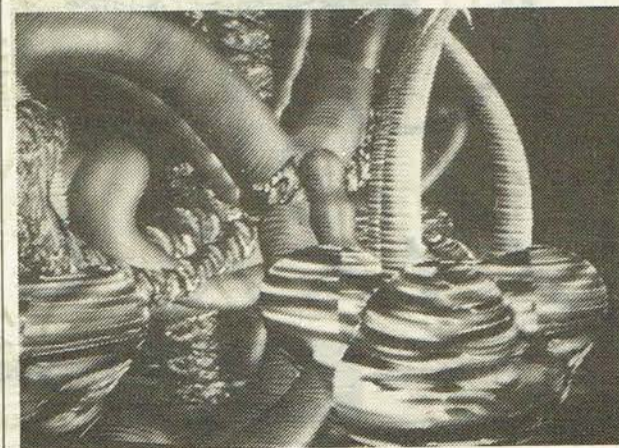
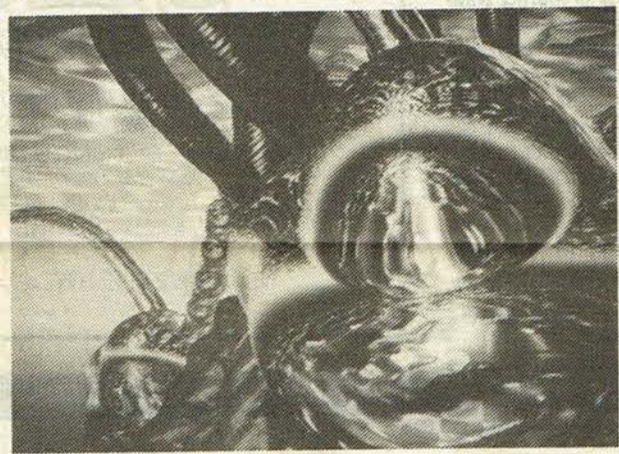
Sacrés super-stars en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, salués par des cotes d'emballement astronomiques, les quelques artistes américains qui occupent depuis septembre dernier le devant de la scène new-yorkaise, sont en fait encore pratiquement des inconnus. Qu'on se rassure, ça ne va pas durer. A preuve, le long entretien accordé par Jeff Koons à GianCarlo Politi et à quelques-uns de ses collaborateurs de **Flash Art International**. En six pages, le jeune virtuose de l'objet kitch pur acier inoxydable justifie sa démarche de façon souvent surprenante. On y apprendra, entre autres, que Koons se « sent intellectuellement proche de Duchamp » quoique « la réalité de son produit fini soit plus proche de Brancusi ». On aimerait davantage de précision, car la parenté entre les joujoux polis de Koons - buste de Louis XIV, bouquets de fleurs, etc - et la *Colonne sans fin* ou *l'Oiseau dans l'espace* est rien moins qu'évidente. Leur auteur ne semble en tout cas pas douter de leur capacité à « sécuriser » tous les publics. Contrairement à Baudrillard qui « voit une fin dans un art devenu purement non-fonctionnel, terme d'échange économique », Koons estime en effet pour sa part que « le rôle ultime de l'art réside dans une pure fonctionnalité » : débarrassé de sa valeur d'échange, de sa substructure économique, l'art alors « fonctionnera seulement comme moyen de soutien et de sécurisation ».

On n'aura pas manqué de relever, dans les propos de Koons, la référence, obligée désormais à New York, à notre Baudrillard national. Dans la seconde livraison d'une très longue et très passionnante étude consacrée aux formes de vision (**ArtForum**), Carter Ratcliff observe d'ailleurs que, dans un récent texte, Peter Halley ne cite pas moins de dix fois l'auteur des *Stratégies fatales*. Il n'empêche que, selon Ratcliff toujours, « Halley n'explique pas précisément ce qui le conduit à prendre l'allure d'une marionnette sur les genoux de Baudrillard ». Peut-être s'agit-il tout simplement de ce que Klaus Ottmann, dans un autre article de **Flash International** intitulé « *The Baudrillard Effect* ». A en croire Ottmann, « tandis que la lecture de Baudrillard - ou plutôt sa lecture créativement erronée - par les artistes américains se poursuit », l'art américain serait toujours plus impliqué « dans un discours de l'hyper-réalité », c'est-à-dire d'une « réalité toujours déjà reproduite, dans laquelle le réel et la copie deviennent identiques, un monde sans originaux ».

Daniel SOUTIF



ATTENTION NOUVELLES IMAGES
LES EAUX FORTES
DE YOICHIRO KAWAGUCHI



Ces formes gluantes ne proviennent pas du vivarium d'un généticien démoniaque. Elles sont l'œuvre de Yoichiro Kawaguchi, créateur 3D et professeur au Nippon Electronics College de Tokyo. Révélé lors du sixième Forum des nouvelles images de Monte-Carlo, Kawaguchi se passionne pour la vie subaquatique depuis son plus jeune âge. Et si toutes ses créations, élaborées directement sur le clavier de l'ordinateur, obéissent à des lois mathématiques fort complexes, cela ne l'empêche pas de résumer son travail de façon épicière : « *Voilà quinze ans que je travaille dans le poisson!* ». En 1976, il réalise ses premières images pour le MITI (ministère de l'Industrie nippon) : modélisation de croissance biologique d'algues, coraux ou coquillages. Depuis 1980, il exalte ses fantasmes aquariophiles en couleurs et en trois dimensions avec plusieurs films courts : *Shell*, *Tendril*, *Morphogenesis*, *Origin*, etc. *Ocean*, sa dernière œuvre, pur délire psychédélique a été couronné du 2e prix Pixel, catégorie fiction, par le public de Monte-Carlo. Après les méduses qu'il a portées aux nues, Kawaguchi s'intéresse désormais aux caméléons : « *Je voudrais retrouver les lois mathématiques des transformations de couleur de leur peau.* » Les mouches monochromes n'ont qu'à bien se tenir.

Jean SEGURA

Les films de Kawaguchi seront visibles à « *Parigraph* » du 9 au 12 mars au CNIT, Paris-La-Défense.

PORTRAIT D'UN METIER



Abbi Patrix, conteur

Pourquoi, le corbeau vit-il le jour, alors qu'il est noir, tandis que le hibou qui est blanc, vit, la nuit ? S'est demandé Abbi Patrix conteur, - « Mais parfois, je préfère dire que je suis acteur, sinon j'en ai pour une plombe à expliquer ce que je fais. » De cette angoissante question est née une histoire de la création, inspirée du *Panca tantra*, cycle de fables indiennes, vieux de 2000 ans, dans lequel s'affrontent hiboux et corbeaux. Aidé de Pascal Fauliot, conteur-écrivain, il a puisé dans ce cycle, dans les contes amérindiens, africains, les apologues chinois et bien sûr les contes des Mille et une nuits...

« C'est le travail du conteur : improviser autour d'une structure. Pascal m'écoute et retranscrit (pas forcément ce que je dis) il ordonne l'histoire, peigne la syntaxe. Je travaille son texte, que je n'apprends pas par cœur, j'improvise encore, cela lui donne d'autres idées : c'est sans fin... Je suis accompagné de Bernard Chèze, percussionniste. Nous avons mis au point dix-huit contes depuis le début 86. Nous respectons l'histoire originale, nous lui ajoutons des choses prises ailleurs, nous inventons un assemblage, un langage ».

Abbi Patrix, 33 ans, est conteur depuis six ans, et acteur depuis toujours. D'abord fasciné par le travail de Peter Brook et de Grotovsky qui intégraient le public au spectacle, il suit ensuite les cours de Lecoq, axés sur l'expression du corps et l'improvisation. Il complète alors son expérience en interprétant des pièces « à textes ».

Il passe un an et demi à Lyon avec Bruno Bœglin à improviser sur Salinger.

« Puis, j'ai changé mon fusil d'épaule, et nous avons monté un spectacle de Pavel Kohut, un travail "populaire". J'ai fondé la Compagnie du Cercle. Nous

jouïssions sous un chapiteau de cirque, en trois langues. C'était en Suisse avec trapéziste, orchestre, clown, mais pas de fauves. Cinq heures pour monter, une heure et demie de spectacle, trois heures pour démonter, pendant six mois, ça nous a donné des muscles. Alors je me suis dit : maintenant je vais faire dans le léger, pas de décor, pas d'accessoire. »

C'est comme ça qu'il s'est intéressé au conte. Il monte un spectacle à partir de trois contes persans qu'il jouait où il pouvait, y compris dans la rue. « Un jour, j'ai raconté tout seul les histoires qu'on racontait à cinq, j'ai arrêté la compagnie : il n'y avait plus que moi qui contais. A ce moment-là, j'ai rencontré Bruno Lassale qui racontait derrière un instrument, le cristal Baschet. Son travail m'a plu et on a préparé des choses ensemble. L'odyssée : huit heures de spectacle, présenté à Avignon pour France Culture. Puis Shéhérazade, la quête du Graal. On écrivait, on répétait cinq mois, pour 4 ou 5 représentations à Avignon (tousjours 8 heures), avec des musiques originales de Jean-Paul Auboux. En 86, j'ai recréé la compagnie avec Pascal Fauliot... »

Un conteur se suffit à lui-même : il est son propre metteur en scène, il choisit son répertoire, peut en changer le texte, il n'interprète pas de personnage.

Abbi Patrix est juré dans le Festival de conteur amateur de Chevilly-Larue (1) : un concours qui se fait selon la tradition de la pesée au sel. Les participants en reçoivent une certaine quantité, le gagnant étant celui qui en recueille le plus.

« Nous montrons une partie de notre travail et ensuite les conteurs professionnels s'affrontent en une joute sur un thème, un conteur devrait être capable de placer une histoire pour chaque circonstance, (ça peut être chiant...), jusqu'au moment où l'un d'entre nous reste sec... »

Jeanne FOLLY

(1) les 28 et 29 mars 1987 Cie du Cercle 99, rue de Vaugirard. 75006 Tel 42 22 13 25

« Je préfère dire que je suis acteur, sinon j'en ai pour une plombe. »



Béront Gaudier